

Celui qui tient le sac

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 8

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220124>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin février.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.

LA PATRIE VAUDOISE

A mes compatriotes de Berne.

*Vous qui vivez loin d'elle et de son lac tranquille
N'est-ce pas qu'on s'attriste à ne la point revoir,
Et n'est-ce pas que certain soir
L'on se trouve isolé dans une grande ville ?*

*La nostalgie alors vous pénètre le cœur :
L'on se souvient des flots qui chantaient sur la
Et l'on revoit le paysage l'plage,
Où des voiles passaient joyeuses de blancheur.*

*Le soleil baignait tout d'une lumière blonde,
Le ciel resplendissait, l'air était attiédi ;
Le corps doucement engourdi
L'on se sentait ému rien qu'à regarder l'onde.*

*L'âme communiait aux choses tellement
Que ce coin de pays semblait prendre visage,
Et nos yeux gardant cette image
La ressusciteront encore en se fermant*

*N'est-ce pas que l'on reste à sa terre fidèle
Et qu'il faut la quitter longtemps pour mieux
A quel point on la peut chérir l' sentir
Et combien — éloigné — l'on demeure près d'elle ?*

André Marcel.



LA POMPA A FU

C EIN l'è tot parâi bin quemoudo po on velâdzo d'avâi onna pompa à fû. Peinsâ-vo vâi ! po lè z'èccindie dza ! L'è su que n'è pas lo pe gros affère. Mâ lâi a assebin lè z'essâyâ-dzo de pompa, iô ti lè pompier vignant trevougni lo balancier ein amont, ein avau, ein amont, ein avau, lè bré râ quemet dâi paufè à bin pllièyî quemet on parapllidze reinvessâ, et r'ein avau, et r'ein amont, hardi ! corâdzo ! à fère châ lè tuyau et crèchli la dzincllia. Et pu que lè pompier l'ant onna vetira que compté. L'è pe biau que dâi militéro ! On à fiè, quemet onna grocha truffye, ào mâitet de petite, quand on manèye clli balancier et lè fémalle vo vouâtant avoué dâi get de tsatta que miaule po avâi sa pedance. Mâ s'on è dein lè coumandant dâo fû, l'è oncora tot outro et Napoléon étai on craset de coûté leu. Oï, vo dio, la pompa à fû l'è adî la pompa à fû !

Lo petit velâdzo de Budzon-lo-Petit, que l'è à bas dâo cret et quasu dein on crâo, n'avâi min de pompa. Po fini et po ne pas ein atsetâ onna nâova, que cein arâi étâ trâo tchè, lè z'autorità l'ant decidâ de martchandâ la villhie de la vela vesena

que vaillâi pe rein mé po per lé. L'ètai 'na pucheinta machine que l'avâi fita son ceintenéro dâotrâi coup, que dzemelhive pè lè ruve quemet se l'avâi dâo ronmati, et pèsanta quemet onna dozanna de bâo de Pâtye. L'ant bin retapâie, bin vèrnyia, et se cein lâi a rein fé po la fère allâ pe rido, cein lâi avâi bailli bouna façon.

Vaitè qu'onna veilhâ, on oût bramâ dein lo velâdzo : « Ao fû à Budzon d'Amont ! » Et lâi avâi dâi ravâo rodze pertot dein lè niolo ! Dèves-sâi itre onna pucheinta èccindie. L'ètai lo moment po lè dzein de Budzon-lo-Petit de sè montrâ, ora que l'avant onna pompa de sorta. Sè betant dan aprî po la sailli de l'hangâ. Lâi applièyant ti lè tsevu que l'ant pu trovâ dein lo bocon de velâdzo et pu... via. L'affère l'è bin zu tant qu'âo bas dâo crèt, mâ po amont la coûtâ lâi a rein zu à fère. La pompa voliève pas sè laissî trainnâ. On va queri lè bâo qu'on avâi, on lè s'appliève devant lè tsevu, lè dzen sè betant âi ruve, lo régent, lo menistre, mimameint lo bolondzi tsampant à sè rontre lo veintro, rein lâi fâ : la pompa allève bin on bet et pu la serpeint recoullève avau et fasâi recoullâ bite et dzein avoué lhi. Tandu clli teimps, bourlève adî et la pompa seimblivève entsarèhya. Manquève justo, po la gagni, on rein : la fœce d'onna tchivra ào bin d'onna modze. Mâ allâ lè queri ! On avâi dza met tot cein qu'on avâi trovâ.

No faut preindre la vatse à la mère Bâo-zeni ! fa cauquon cein vâo justo fère lo balan. On va la queri. On l'appliève devant... et la pompa l'a demarrâ avoué tota la compagni tant qu'âo mâitet de la coûtâ. Oncora on coup de hori et on étai binstout ào coutset. Tot d'on coup, la vatse sè met à moulâ, à moulâ et à sè cutsi que lè dzein l'ant de suite vu que voliève vilâ. N'a pas manquâ ! La bo et bin fé on galé vi que s'è met à dzelhi deinveron la vatse.

Mâ, fallâi ein-an, cote que cote ! On pouève pas sè passâ de la vatse, du que fasâi lo balan. Adân, po la fère allâ, lâi betant avoué on lincou lo petit vi devant li, qu'on boutte terive et... on a pu arrevâ ào coutset.

Mâ, tot cein l'avâi prâi dâo teimps. L'èccindie l'ètai finya.

L'è du clli dzo que lè dzein d'amont diant dinse po mourgâ clliâa d'avau :

*Quemet la pompa à Budzon-lo-Petit
Qu'arrevé quand on rebâtît.*

Marc à Louis.

Celui qui tient le sac. — Ton frère a attaché une poêle à la queue du chat. C'est très méchant. Feraistu ça, toi ?

— Moi, oh ! jamais, jamais !
— Mais pourquoi n'as-tu pas empêché ton frère de faire ça ?
— Je ne pouvais, j'étais occupé.
— A quoi ?
— A tenir le chat !

LE MARIAGE

VOUS êtes marié ?

— Non.
— Comment se fait-il ?
— Je ne sais pas, au fond. N'est-ce pas, pour se marier, il faut être deux...
— Au moins. Et vous n'avez pas pu trouver le moyen d'être deux ?

² ensoreclée.

— Ce n'est pas si facile que ça.
— Oh ! en cherchant bien.
— En cherchant bien... en cherchant bien... J'ai cherché...

— Que diable ! qui cherche, trouve.
— Eh ! bien, vous voyez, moi je n'ai pas trouvé. Ah ! c'est qu'il y a mille choses à considérer quand on veut se marier.

— Evidemment, mais ce n'est pas là une raison suffisante pour se dérober aux doux liens de l'hyménée. La difficulté de réussir ajoute au désir d'entreprendre.

— Vous savez, c'est une loterie que le mariage. On peut mal tomber. Et puis... alors... bernique ; c'est pour la toute.

— Ah ! bah, il ne faut pas raisonner comme ça. On ne ferait jamais rien. Allez-y gaiement ! Et ne regardez pas en arrière. D'ailleurs, vous avez encore les journaux.

— Oh ! les journaux !... J'avais mis un avis et j'ai reçu une quantité de lettres et de photographies. J'ai répondu à l'une d'elles qui me paraissait devoir satisfaire mes désirs. Je lui donnai rendez-vous sur la promenade de Montbenon, devant la grotte et, pour nous faire connaître l'un à l'autre, je lui disais de tenir à la main un numéro du journal dans lequel j'avais publié mon avis ; moi-même, j'avais le même signalement. Le jour convenu, je vis au moins une quinzaine de dames et demoiselles de tout âge, qui, toutes, avaient en main le journal en question. Je n'osai pas sortir le mien de ma poche. Vraiment, il y en avait trop. C'était l'embarras du choix. Et puis, vous voyez d'ici le tableau. Si, m'étant décidé, j'étais allé au-devant de l'une d'elles, les autres m'auraient écharpé. Non, vraiment, le mariage est trop compliqué. Or je n'aime pas les complications.

— Eh ! bien, mon cher, vous n'avez pas été fort, permettez-moi de vous le dire. Vous avez manqué là une belle occasion. Tout le monde n'a pas votre chance, allez ! Quinze candidates, peste ! Monsieur faisait son petit sultan.

— Oh ! puis, voyez-vous, je crois que je ne suis pas fait pour le mariage. Je raisonne, à ce sujet, comme Bonnard de l'« Ecole des vieillards » de Casimir Delavigne. A l'un de ses amis, qui s'était remarié ayant déjà un âge respectable et qui lui vantait le charme et les attraits du mariage, disant :

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

Bonnard répliqua :

Il a tels déplaisirs que je crains plus encore. Je ne suis point de ceux qui font leur volupté Des embarras charmants de la paternité ;
Pauvres dans l'opulence et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille.
De ceux qu'on voit pâlir dès qu'un jeune enté
Lorgne, en passant, leur femme, assise à leur côté,
Et, géoliers maladroits de quelqu'Agnès nouvelle,
Sans fruit, en soins jaloux se creusent la cervelle.
Jamais le bon plaisir de Madame Bonnard.
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette
Et jamais ma dépense excédant ma recette
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé,
Ainsi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse et m'endors à la baisse.
A deux heures, je dine. On en digère mieux.
Je fais quatre repas, comme nos bons aïeux.
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement, despotisme complet.